

Portrait

Hubert Van Gijseghem, l'homme qui voulait douter

On entre chez les Van Gijseghem comme on entre dans un musée. Partout sur les murs, dans tous les recoins, sur des tablettes et derrière des vitrines, des vestiges du passé sont soigneusement disposés. L'engouement du psychologue pour ce qu'il appelle « le vieil objet » est manifeste. Voire surprenant. Dans un tel contexte, apprendre que ce passionné des antiquités a consacré plus d'une vingtaine d'années à la « psychologie des profondeurs » paraît naturel. Mais un jour, le désir de vérification a pris le pas sur le plaisir de l'interprétation. Portrait d'un homme qui veut connaître la vraie histoire des objets enfouis.

Par Éveline Marcil-Denault, psychologue et journaliste pigiste

« Je suis un collectionneur éclectique et passionné », annonce d'emblée Hubert Van Gijseghem. À Dendermonde, le village situé dans la région flamande de la Belgique où il est né, le psychologue a grandi au milieu des champs. Évoquant son passé de « fouilleur », il pointera, parmi sa collection, un objet trouvé dans la terre alors qu'il était enfant. Une petite tête de porcelaine empreinte, comme bien des trésors déterrés, d'une puissance d'évocation. Difficile de ne pas interpréter ses origines... de ne pas s'imaginer qu'une petite fille a perdu sa poupée dans ce champ... « On a envie de jouer au psychanalyste! », dit Hubert Van Gijseghem. Pourtant, comme il l'explique, l'objet en question s'était sans doute retrouvé là par hasard, deux ou trois cents ans plus tôt, quand les poubelles de Bruxelles — porcelaine cassée, restes de table, etc. — étaient épandues comme fertilisants. Un objet planté là.

Expert psycholégal depuis plus de trente ans, Hubert Van Gijseghem s'intéresse notamment à la validation des déclarations de victimes de maltraitance et d'agressions sexuelles. Retraité de l'Université de Montréal (UdeM) depuis 2006, il se consacre à cette pratique qui l'amène à départager les vrais souvenirs des faux souvenirs. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'il cherche à faire émerger la vérité à propos du passé, convaincu que certaines idées aussi peuvent être plantées dans le champ de la conscience... et qu'il faut dépasser le plaisir de trouver et s'astreindre, avec méthode et rigueur, à chercher l'origine historique de ces objets enfouis.

_INVESTIR DES TERRAINS MINÉS

Si une maman demande à son enfant si quelqu'un le touche aux endroits intimes, il y a de fortes chances que l'enfant dise oui même si ce n'est pas la réalité, expliquait l'expert dans le cadre d'un article paru dans le *Journal de Québec*¹.

Le concept d'induction, c'est-à-dire des questions ou atmosphères dites suggestives qui peuvent contaminer les témoignages des enfants victimes est, de nos jours, bien connu par les policiers et intervenants impliqués lors d'allégation d'abus. Mais cela n'a pas toujours été le cas.

Le professeur Van Gijseghem a consacré en partie sa carrière à travailler sur la validation des déclarations de victimes d'abus, ce qui lui a valu de recevoir plusieurs pierres au visage. « Un enfant, ça ne ment pas! », lui disaient certains avec véhémence. Celui qui a dirigé les ouvrages *L'enfant mis à nu*² et *Us et abus de la mise en mots en matière d'abus sexuel*³ et qui estime avoir été pionnier au Québec sur la question des fausses allégations d'abus sexuel⁴ dit avoir été traité publiquement de « propédophile » et même de « Faurisson de la maltraitance », en référence à l'auteur négationniste français.

Une visite dans Internet suffit pour mesurer à quel point les sujets d'intérêt du professeur soulèvent la controverse, dont le concept « d'aliénation parentale », [développé au milieu des années 1980 par le pédopsychiatre Richard Gardner], qui vient en quelque sorte donner une hypothèse explicative pour les cas de fausses allégations. Le professeur Van Gijseghem explique : « L'aliénation parentale, c'est l'idée qu'un enfant puisse se distancier d'un de ses parents, pourtant bon, à cause de diverses influences et que cette distanciation puisse éventuellement se solder par des allégations de tous genres, y compris d'abus sexuel. » Selon lui, dans ces situations, il faut donc créer des conditions pour que l'enfant puisse réapprivoiser le parent aliéné; une idée qui, on peut l'imaginer, fait réagir fortement les personnes qui y voient une stratégie pour protéger les pères abuseurs. Hubert Van Gijseghem, qui dit ne pas lire ce qu'on écrit sur lui dans Internet, a préféré continuer à consacrer ses énergies à « rechercher la vérité » plutôt qu'à poursuivre en justice les gens qui l'attaquent.

_LES ABUS SEXUELS : DU PHÉNOMÈNE OCCULTÉ AU PHÉNOMÈNE EXPERTISÉ

L'intérêt du psychologue pour les problématiques entourant les déviances et les abus sexuels remonte aux premières années de sa pratique clinique. Vers 1968, dans la foulée des travaux de Noël Mailloux à Boscoville, le psychologue rencontre des groupes de jeunes femmes délinquantes. « Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre une histoire d'inceste et d'abus sexuel après l'autre! », se souvient-il tout en rappelant qu'à cette époque, au Québec, il n'y avait que deux publications sur l'inceste et que Kinsey avait affirmé, vingt ans plus tôt, que l'inceste n'existait à peu près pas. « J'ai eu rapidement envie de systématiser mes observations »,

relate-t-il. Les articles qu'il publiera au début des années 70 l'amènent à devenir ce qu'il appelle « le gars qui s'intéresse à un truc qui n'existe pas : l'inceste ».

À la fin des années 70, en partie grâce aux efforts des féministes, le monde occidental a découvert les abus sexuels, croit le professeur. Les causes se retrouvent devant les tribunaux. Le psychologue devient alors très sollicité comme expert. Travaillant tour à tour du côté des victimes et du côté des auteurs présumés, au Québec mais aussi en Europe, il a été appelé à témoigner au criminel, à la Chambre de la jeunesse ainsi qu'à la Cour supérieure. « Un enfant dit *papa bobo à mes fesses*, d'où est-ce que cela vient? », demande-t-il avant d'énoncer diverses hypothèses : d'un programme de sensibilisation offert le matin à la garderie? d'une émission de télé qu'il a vue? d'un papa qui l'abuse? de sa maman qui lui aurait demandé *papa ne te fait pas, par hasard, bobo aux fesses?* Pour lui, lors d'allégations, une seule question se pose : finalement, est-ce que ça s'est passé ou est-ce que ça ne s'est pas passé?

_LA FASCINATION... PUIS LE SCHISME

En consultant les notes biographiques que le D^r Van Gijsegheem a publiées sur son site Web⁵, on peut lire que parallèlement à son travail comme professeur titulaire à l'École de psycho-éducation de l'UdeM, il a dirigé, de 1969 à 1982, la Clinique du Centre d'orientation — connue aujourd'hui sous le nom de Centre de psychologie Gouin —, où il a assuré la direction du Programme de formation en psychothérapie psychanalytique pendant une vingtaine d'années. Puis, une phrase saute aux yeux du lecteur : « Depuis, il a toutefois largement délaissé le paradigme psychanalytique pour adopter une approche beaucoup plus empirique »⁶. Il le confirme : le choix du terme « largement » n'est pas innocent.

« Je veux absolument en parler. C'est assez rare, une conversion totale », réagit-il en se référant à ce changement de paradigme. Un changement qu'il a d'ailleurs vécu avec douleur : « Me sortir de là, c'était une perte de foi beaucoup plus dure et difficile pour moi que lorsque j'ai perdu la religion de mon enfance [...]. Je sortais de la tranquille certitude de savoir pour aller vers le déchirement d'un doute continu... » À l'instar de la religion, la psychanalyse est, à ses yeux, un paradigme qui tente de donner sens. Et il demande : « Qu'est-ce qui est plus nourrissant pour l'esprit que d'avoir l'impression de donner sens à quelque chose... même si sens il n'y a pas? »



D^r Hubert Van Gijsegheem, psychologue

De son propre aveu, la psychanalyse avait quelque chose de captivant : « Toute la notion de l'inconscient et du déterminisme psychique — comment l'objet, même si c'est un objet psychique, détermine ce qui est maintenant —, ça m'a fasciné. » La « cure » avec les patients constitue, à elle seule, un immense pan de sa vie : le professeur Van Gijsegheem estime y avoir consacré de 25 à 30 000 heures. Il a pris son dernier patient en 1992. À partir du moment où il s'est mis à parler ouvertement de sa désaffection pour la psychologie des profondeurs, il a senti que plusieurs collègues lui ont tourné le dos. « Je suis un apostat », laisse-t-il tomber.

_PREMIERS MODÈLES

Hubert Van Gijsegheem a étudié la psychologie à l'Université de Louvain où il obtenu sa licence, en 1963. Il est arrivé à Montréal en 1965, pour ce qui devait être un stage d'un an. Mais des rencontres — à commencer par celle de Suzanne, sa femme — le poussèrent à s'établir au Québec. De ces années fondatrices, il se souvient de deux figures marquantes : le psychologue Joseph Nuttin, professeur à Louvain, et Noël Mailloux, fondateur du département de psychologie de l'UdeM et du Centre d'orientation. Ce dernier fut son superviseur de stage, son analyste, son directeur de thèse et son modèle — comme lui, il fumera d'ailleurs la pipe!

Nuttin et Mailloux avaient beaucoup de points communs, explique le professeur Van Gijsegheem : tous deux étaient religieux et tenants de la philosophie thomiste, tous deux *flirtaient* sérieusement avec la psychanalyse, mais tous deux n'ont jamais pu abandonner le rêve d'une psychologie véritablement scientifique. Avec le recul, il se souvient du « déchirement intérieur », chez ces deux êtres, entre le paradigme interprétatif et le désir de vérification. Il dit avoir lui-même « agi » ce déchirement toute sa vie avant, contrairement à ses maîtres, « de jeter son capuchon par-dessus la haie », pour reprendre sa formule.

_DE LA VÉRITÉ NARRATIVE À LA VÉRITÉ FACTUELLE

« Un des points faibles de ma carrière, c'est la recherche scientifique », avance le psychologue qui croit n'avoir jamais su développer une maîtrise suffisante des outils comme les statistiques et la méthodologie. « Pour bien réussir dans le monde scientifique, il faut être dans le réseautage », soutient celui qui se décrit plutôt comme un *lone wolf*. En revanche, le Dr Van Gijsegheem considère que le fait d'avoir toujours lu énormément lui a permis de développer une connaissance presque encyclopédique de certains sujets. « Quand j'affirme, c'est rarement des opinions personnelles », explique-t-il en citant en exemple la « prudence du langage probabiliste » des scientifiques.

Son désenchantement pour la psychanalyse est survenu graduellement, alors qu'il était sollicité, comme bien des cliniciens, pour faire des expertises au tribunal. Parmi eux se trouvaient des psychanalystes qui, sortant de l'intimité de leurs bureaux, alimentaient selon lui la confusion entre la recherche de la vérité narrative et la recherche de la vérité factuelle.

Il évoquera une idée de Freud qui, avec le recul, aurait dû être une mise en garde : « L'interprétation ne doit pas être historiquement exacte, du moment qu'elle donne sens. » « Je suis entré comme ça dans le prétoire. Innocemment. Et là, j'ai fait des rencontres importantes. C'est finalement le réseautage qui m'a sauvé », conclut le Dr Van Gijsegheem.

Une des rencontres déterminantes est survenue au milieu des années 1980, dans le cadre d'un important procès d'abus sexuel collectif. Le Dr Van Gijsegheem réalisait l'expertise psycholégale en collaboration avec John Yuille, de l'University of British Columbia, un chercheur dans le domaine de la mémoire. « Mon frayage avec un vrai chercheur m'a aidé à sortir de la brume de la ridicule certitude », explique-t-il. À la même époque, plusieurs études viennent confirmer que l'utilisation d'outils validés permet des résultats plus fiables que les opinions cliniques. Les travaux de Robyn Dawes, qui démontraient que l'expérience clinique ne permettait pas d'accroître la compétence, mais seulement la confiance du clinicien dans son propre jugement, ajoutent eux aussi de l'eau au moulin dans ce virage vers une approche résolument scientifique.

_DES MOTS QUI FONT MOUCHE

Même s'il maîtrisait peu le français, Hubert Van Gijsegheem a eu envie d'enseigner peu de temps après son arrivée au Québec. De 1967 à 1968, il a enseigné la psychologie au collège classique Basile-Moreau, puis au cégep Saint-Laurent. Il a obtenu son poste de professeur en 1969 et son doctorat en 1970, à l'Institut de psychologie de l'UdeM. En 1972 survient la séparation entre le

Département de psychologie et l'École de psycho-éducation où il enseigne, pendant trente-cinq ans, la psychologie du développement et la psychopathologie.

« J'ai maintenant 70 ans et, depuis très longtemps, je n'ai plus aucune langue. Je vis et je travaille dans trois langues, mais je ne possède aucune langue parfaitement », constate-t-il à regret. Paradoxalement, la communication — tant orale qu'écrite — est une composante significative de sa carrière. Orateur recherché, il a prononcé, d'après son calcul, six cents conférences aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord. On lui doit deux cents articles dans diverses revues de même que plusieurs livres. Au Québec, il figure parmi les psychologues les plus interviewés dans les médias.

Le Dr Van Gijsegheem ne possède peut-être plus parfaitement sa première langue, pourtant, une seule rencontre suffit pour constater les particularités de sa voix : l'accent aux sonorités germaniques, les expressions inhabituelles qui font image, les mots choisis, parfois durs, souvent appuyés et toutes ces parenthèses qui s'ouvrent, comme autant de portes, piquant chaque fois la curiosité de l'auditeur. « Quand vous parlez, lui a récemment dit un animateur d'émission, vous dites toujours quelque chose. »

Mais quand vient le temps de faire le bilan des années consacrées à la psychanalyse, Hubert Van Gijsegheem a du mal à trouver les mots. « J'ai de la difficulté à le formuler », explique-t-il après quelques secondes de silence. Puis, comme une éclaircie, une idée émerge : « J'ai au moins compris comment c'est jouissant de chercher le sens des choses... et que finalement, nous aurons probablement toujours besoin, quelque part, de nous accrocher à quelque chose qui donne sens. »

_Notes

- 1 Citation tirée de l'article *En cas d'abus, ne rien brusquer*, écrit par Kathleen Frenette pour le Journal de Québec (mise à jour le 02/06/2011, article consulté en ligne le 30/06/2011) : <http://lejournaldequebec.canoe.ca/journaldequebec/actualites/regional/archives/2011/06/20110601-214919.html>
- 2 VAN GIJSEGHEEM, H. (Éd.) (1992). *L'enfant mis à nu. L'allégation d'abus sexuel: la recherche de la vérité*. Montréal: Éditions du Méridien.
- 3 VAN GIJSEGHEEM, H. (Éd.) (1999). *Us et abus de la mise en mots en matière d'abus sexuel*. Montréal: Méridien.
- 4 VAN GIJSEGHEEM, H. (1991). *Les fausses allégations d'abus sexuel dans les causes de divorce, de garde d'enfants, de droits de visite*. *Revue Canadienne de Psycho-Éducation*, 20, 75-91.
- 5 www.hubertvangijsegheem.com/biographie.html
- 6 Ibid. Page consultée le 30/06/2011.